

C'est l'époque où, après le départ provisoire de Norbert Metz, Michel Jonas — ancien député clérical venu renforcer les rangs des libéraux — était arrivé à jouer un rôle de premier plan dans la rédaction du «*Courrier*» (v. fasc. XI).

Comme bien l'on pense, le jugement porté par le «*Courrier*» sur les événements d'Italie de 1859/60 (avec sorties contre le Pape et l'Autriche) ainsi que la campagne menée en 1861 contre la loi scolaire de 1843 et le certificat à délivrer par le curé («*arme exorbitante s'agitant dans les ténèbres*»), trouvèrent la désapprobation la plus marquée de la part de l'évêché.

Mais les rapports avec le «*Luxemburger Wort*» s'envenimèrent lorsque le «*Courrier*» prit le contrepied des nombreuses pétitions adressées au gouvernement (grâce à une fiévreuse activité du clergé) et qui tendaient à la création d'un évêché. Pour en être venu à s'opposer à cette création, dont la nécessité était pourtant de toute évidence, il faut que les hommes du «*Courrier*» eussent été acculés à une lutte sans merci et sans issue.

Dans les controverses qui opposèrent pendant de longues années Théophile Schroell à ses confrères du «*Luxemburger Wort*», les problèmes économiques jouaient évidemment un grand rôle. Mais le fil rouge que l'on reconnaît partout à travers les dédales des articles politiques, ce sont les polémiques au sujet des idéologies qui séparaient les hommes de gauche de ceux de droite. Parmi ces idéologies, la défense des droits de l'État contre l'ingérence de l'Eglise, ainsi que les questions concernant le pouvoir temporel du Souverain Pontife occupaient beaucoup de place dans les colonnes du «*Courrier*» et de son successeur, la «*Luxemburger Zeitung*».

Dans sa lutte contre le «*cléricalisme*», Schroell s'était servi à plusieurs reprises d'écrits qu'il disait avoir reçus de certains membres du clergé ce que, de l'autre côté de la barricade, on déclarait ne pouvoir admettre. En effet, les adversaires de Schroell n'étaient pas à même de comprendre que, loin d'être un rationaliste pur détaché des religions au point de ne leur accorder qu'un intérêt historique, leur antagoniste était au fond un chrétien désenchanté qui se sentait offusqué par tous ceux qui, pour des raisons qu'il ne nous appartient pas de juger, éloignaient de plus en plus le catholicisme moderne du christianisme primitif. Très rarement, Schroell accordait l'hospitalité à des articles anti-religieux ; s'il le fit, c'était à contrecœur, et seulement parce qu'il croyait devoir les utiliser dans une lutte politique qui le poussait à l'extrême. Avec l'austérité, la religiosité et les sévères règles de moralité qui présidaient à leur vie familiale, Schroell et les siens se sentaient plus d'une fois dépaysés dans un milieu où les effets de la haine éclataient à tout bout de champ. Aussi n'est-ce pas par pur hasard que tant de descendants de Th. Schroell, ayant pâti des luttes du chef de famille, mais sentant toujours en eux briller la flamme de la Foi retrouvèrent la quiétude dans la religion «*réformée*».